

20 novembre Lc 23,35-43 Le Christ, roi de l'univers

35 En ce temps-là, on venait de crucifier Jésus, et le peuple restait là à observer. Les chefs tournaient Jésus en dérision et disaient : « Il en a sauvé d'autres : qu'il se sauve lui-même, s'il est le Messie de Dieu, l'Élu ! » **36** Les soldats aussi se moquaient de lui ; s'approchant, ils lui présentaient de la boisson vinaigrée, **37** en disant : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même ! » **38** Il y avait aussi une inscription au-dessus de lui : « Celui-ci est le roi des Juifs. » **39** L'un des malfaiteurs suspendus en croix l'injurait : « N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi ! » **40** Mais l'autre lui fit de vifs reproches : « Tu ne crains donc pas Dieu ! Tu es pourtant un condamné, toi aussi ! » **41** Et puis, pour nous, c'est juste : après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons. Mais lui, il n'a rien fait de mal. » **42** Et il disait : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton Royaume. » **43** Jésus lui déclara : « Amen, je te le dis : aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis. »

Questions

- 1) Relever le rôle du v.38, comment permet-il de noter deux grandes parties dans ce texte ?
- 2) Relever les divers défis lancés à Jésus ; sont-ils de même nature ?
- 3) Noter l'originalité de la réaction du peuple ; ce silence reflète-t-il une constante lucanienne ?
- 4) Comment le texte opère-t-il une traversée de la mort à la vie ?
- 5) Suivre la trajectoire du salut à travers ces quelques versets
- 6) Comment comprendre le rapport entre Royaume et Paradis ?

Les grandes fêtes chrétiennes : (Épiphanie, Pâques, Ascension...) célèbrent la souveraine seigneurie du Christ. Cependant, en 1925, face aux régimes totalitaires qui se dessinaient, Pie XI a créé la fête du Christ-Roi pour affirmer l'autorité du Christ sur les hommes et les institutions. En 1970, Paul VI a mis en lumière « le caractère cosmique et eschatologique de la royauté du Christ » ; la fête du Christ-Roi devint la « fête du

Christ, roi de l'univers » ; la fête termine l'année liturgique, et déjà s'annonce l'Avent « dans la perspective de la venue du Seigneur en gloire ». C'est avec cette toile de fond qu'il nous faut comprendre ce texte de saint Luc.

Ce récit présente les réactions de ceux qui sont témoins de la crucifixion de Jésus. « On venait de crucifier Jésus » résume les quelques versets qui précèdent la péricope et qui évoquent la crucifixion de Jésus. Le récit opère une traversée : du silence du peuple à l'expression de foi de celui que la tradition a appelé le bon larron, en passant par les railleries des uns et des autres. Cette séquence constitue comme une méditation sur le salut que Jésus apporte : le vrai salut n'est-il pas celui qui est accordé au pécheur repentant, quelle que soit la faute commise ? La péricope est aussi une approche par les hommes de l'identité de Jésus. D'ailleurs, celui-ci a exprimé son identité filiale avant (v.34) et après cette séquence (v.46)

Les acteurs de cette scène sont : le peuple, les chefs, les soldats, l'administration romaine, les deux malfaiteurs qui ont des réactions très différentes l'un de l'autre. Malgré les apparences ni les chefs, ni les soldats ne sont maîtres de l'événement, ils ne font que réaliser ce que l'Écriture prophétisait. En effet, le v.35 cite le Ps22,8 : ils ricanent ; le v. 36 cite le Ps 69,22 : ils lui présentaient du vinaigre. Tout au long de la scène il y a une insistance sur la messianité temporelle, or la messianité du Christ est d'une toute autre nature.

Une attitude respectueuse

Le peuple est comme sidéré par les événements dont il a été témoin. En Luc le peuple ne participe pas à la condamnation de Jésus, il y a toujours une distance entre celui-ci et les autorités (voir Lc 23,27.35 ; 24,19-20) ; (sans doute 23,13 doit être lu, comme le font nombre de manuscrits : « Pilate alors convoqua les grands prêtres, les chefs du peuple, et il leur dit »). Le peuple a accompagné Jésus jusqu'au calvaire, il est sidéré ; il ne peut pas exprimer la moindre parole ; seul le regard peut répondre à l'événement. Sans doute beaucoup, au sein du peuple, partagent la déception des disciples d'Emmaüs : « nous, nous espérions qu'il était celui qui allait délivrer Israël » (Lc 24,21),

mais cette espérance n'est plus d'actualité : le prophète de Nazareth a achevé sa vie sur cette petite colline à proximité de la ville de Jérusalem.

Deux attitudes pleines de morgue

Les acteurs qui tournent Jésus en dérision lancent un même défi à Jésus : qu'il se sauve (v.35.37.39). En se moquant de Jésus crucifié tous laissent entrevoir une lumière : Jésus est bien celui qui sauve les hommes du péché, de la mort ; il est aussi celui que le Père sauve de la mort. Jésus ne se sauve pas lui-même, c'est le Père qui le sauve (voir Ph 2,6-11). Aucun des adversaires du Crucifié n'a compris le mystère de Jésus : celui est totalement dans l'obéissance au Père.

Les autorités d'Israël : Les chefs se manifestent tels qu'ils ont toujours été, ils tournent le crucifié en dérision. Qui reconnaître sous ce terme général : « les chefs » (*archontes*) ? Il recouvre tous ceux qui se sont acharnés contre Jésus, en particulier les membres du Sanhédrin qui ont livré Jésus à Pilate pour qu'il soit crucifié (voir 22,66 ; 23,1). Les chefs reconnaissent que Jésus en a sauvé d'autres, il a fait des guérisons, libéré des hommes et des femmes de tout ce qui les opprimait. Mais ce fait ne joue pas en faveur de Jésus, c'est l'occasion de lui lancer un ultime défi : « qu'il se sauve lui-même, s'il est le Messie de Dieu, l'Élu ! » Ils ne s'adressent même pas à Jésus, ils parlent de lui à la 3^{ème} personne ; ils s'en sont enfin débarrassés ! Ils sont dans l'esprit de ceux qui veulent une preuve : puisqu'il se prétend le Messie de Dieu, l'Élu, qu'il le montre ! Une sorte de marchandage. Le titre de Christ, Messie, a été donné à Jésus par les anges (1,32-33 ; 2,11), par Syméon (2,26.30). Les démons eux-mêmes savent qui est Jésus : le Messie, le Christ (4,41). Pierre donne ce titre à Jésus en confessant sa véritable identité (9,20). Tout le ministère de Jésus a été l'occasion de s'interroger sur son identité. Face à Jésus crucifié, les autorités qui l'ont condamné confessent à leur manière, de façon ironique, qu'il est le messie, mais elles ne le font pas à la manière de Pierre comme une confession de foi, elles le font sur le mode de la dérision. L'« Élu » est le nom que le Père a employé pour son Fils en 9,35. Ce titre évoque Is 49,7 « où il désigne le serviteur choisi par Dieu pour son œuvre de salut et méprisé par les hommes ». Les paraboles

d'Hénoch¹ appliquent « Élu » au messie. Les titres évoqués par les autorités sont exacts, mais ils sont à contre-emploi.

Les soldats sont des païens ; ils ne tournent pas en dérision la messianité de Jésus, comme font les autorités d'Israël, mais ils ridiculisent le soi-disant « roi des Juifs », ce que Jésus n'a jamais prétendu être. Il est le roi d'Israël, ce qui comporte une connotation eschatologique ; il n'est pas le roi des Juifs comme le serait un prétendant à un royaume mondain. Les soldats, eux aussi, lancent un défi à Jésus : ils reconnaîtront la royauté de Jésus sur les Juifs, s'il se sauve, c'est-à-dire s'il échappe à la croix. Ils interpellent Jésus directement (tu) ; pour eux, à la différence des chefs, Jésus n'est pas encore mort.

Les soldats sont appuyés dans leur dérision par **l'administration romaine** dont ils dépendent, qui a fait inscrire au-dessus du crucifié le motif de sa condamnation : « celui-ci est le roi des Juifs ». Ce motif exprime la raison pour laquelle Jésus a été condamné par Rome tel un esclave révolté. Ce fait ne signifie pas que le gouverneur ait cru un instant à ce motif.

Le v.38 qui indique la mention du *titulus* met un terme aux deux défis lancés à Jésus et permet un passage à un dialogue entre deux larrons, auquel Jésus apporte la conclusion.

Les deux larrons (v.39-43)

Le 1^{er} larron a une pensée proche de celles qui ont été exprimées jusqu'alors, mais il n'est plus dans l'ordre du pur défi, c'est un défi intéressé. Il confesse que son compagnon d'infortune est le Christ, mais il n'attend de celui-ci qu'une libération matérielle. L'attitude de l'homme est ambiguë : il injurie Jésus, et, dans le même temps il laisse entrevoir un espoir humain que Jésus pourrait réaliser.

Le 2nd larron s'indigne des propos de son compagnon. Il invoque la crainte de Dieu et la justice de leur sort. Il reproche au premier d'avoir mis sur le même plan : leur situation et celle de Jésus. Il confesse l'innocence de Jésus.

¹ 1 Hénoch 48,6

Après avoir remis en place son compagnon d'infortune, l'homme se tourne vers Jésus ; il ne lui donne pas de titre, il l'appelle simplement : « Jésus ». C'est par son humanité que Jésus sauve. Le bon larron sait que celui qui meurt avec lui peut le sauver. Ce nom renvoie à tout ce que Jésus a accompli au cours de son ministère ; ce nom « Jésus » est opposé à des dénominations importantes, mais auxquelles ne croient ni chefs, ni soldats ; ni le mauvais larron. Pour sa part, celui que nous appelons le « bon larron » a parfaitement compris que la croix n'était pas pour Jésus la dernière parole de Dieu à son égard. Il confesse l'existence d'un Royaume qui a déjà une consistance et dans lequel Jésus doit venir. C'est là que le texte manifeste sa pleine convenance avec la fête du Christ, roi de l'univers. Le Royaume dont il est question est l'univers. Une dignité royale que Jésus manifesterà à la fin des temps. Par sa mort et résurrection Jésus manifeste la souveraineté qu'il exerce sur celui-ci. Comme Israël, dans une situation difficile, appelle Dieu à se souvenir de lui, le bon larron demande au Christ-Roi de se souvenir de lui dans son Royaume. C'est une forme de supplication pour réveiller la mémoire du messie. Cette parole est proche des prières des mourants dans le judaïsme. Une fois de plus l'**aujourd'hui** du salut si cher à Luc est affirmé par la réponse de Jésus : « aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis ». Cette actualité du salut est la communion avec le Christ. A l'époque de Jésus, le paradis est pour certains juifs « le lieu où les justes défunts attendent la résurrection de la fin des temps. Mais le contenu de ce terme est transformé puisque c'est le lieu où l'on attend la résurrection finale dans la communion avec Jésus. La réponse de Jésus introduit une tension entre actualité du salut dès la mort dans la communion avec Jésus, et attente de la récapitulation générale en Christ à la fin des temps. Jésus conserve la foi d'Israël dans une résurrection générale à la fin des temps, mais cette foi est inséparable de la communion avec Christ dès la mort. On retrouve dans cette parole de Jésus en Luc la tension qui se rencontre dans les lettres pauliniennes : foi en la résurrection générale à la fin des temps (1Th 4, 13-18) - communion avec le Christ dès la mort (Ph 1,23). L'aventure de chacun n'est pas seulement un parcours individuel, mais est

indissolublement personnelle et communautaire. Le Royaume est plus que le paradis, car c'est la récapitulation de tout le visible et de tout l'invisible en Christ.

A l'attention de ceux qui s'imaginent que la communion dans la main est une création récente :

« Adam avait tendu ses mains vers l'arbre de la science et transgressa le commandement de Dieu. Le larron tendit ses mains vers la croix du Christ, l'arbre de vie, et il en reçut la vie. Toi, donc, étends aussi les mains vers la croix, approche de la table sainte en tendant la main, et tu recevras la vie » Ephrem de Nisibe (4^{ème} s.)

Père Jean-Pierre Lémonon